Pour servir mes desseins auprès de la Princesse?

J’ai mandé Philoctète, et l’attends en ces Lieux.

Ma flamme jusqu’ici s’est cachée à ses yeux,

Je n’ai jamais osé lui faire confidence

D’un feu que j’espérais... Mais c’est lui qui s’avance.

Scène II

HERCULE, PHILOCTÈTE, LYCAS, CLÉON.

HERCULE.

Prince, j’ai dû plutôt confier à vos soins

Des chagrins, dont j’ai fui vos regards pour témoins,

Mais ne vous plaignez pas. Ce secret, ce silence,

Vous marque son estime, et non ma défiance.

De mille vains désirs jusqu’ici combattu,

J’ai connu ma faiblesse, et craint votre vertu.

J’ai frémi, je l’avoue, avant que de vous dite

Qu’Iole de mon cœur a chassé Déjanire;

Je l’aime...

PHILOCTÈTE.

Vous l’aimez?

HERCULE.

Je l’adore.

PHILOCTÈTE.

Ah! Seigneur.

HERCULE.

Prince, j’avais prévu votre juste douleur

Mais j’aime Iole enfin. Elle règne en mon âme,

Et ses premiers regards ont allumé ma flamme.

Pour tâcher de l’éteindre, en vain j’ai tout tenté,

Courte tous mes devoirs mon cœur s’est révolté,

Je n’ai pu ce matin me taire devant elle.

Elle m’a soupçonné d’une ardeur criminelle,

Je l’en ai vu frémir. Pour la désabuser,

J’ai formé le dessein, Prince, de l’épouser,

Et je vous ai choisi pour disposer son âme

À me voir par l’Hymen justifier ma flamme,

Dès ce jour la conduire au pied de nos autels,

Et l’unir à mon sort par des nœuds éternels.

Vous ne me dites rien...

PHILOCTÈTE.

Et que puis-je vous dire?

Dans le fond de mon cœur que ne pouvez-vous lire?

Vous y verriez... Que dis-je... Ah, Seigneur, est-ce à moi

Qu’il fallait confier un si funeste emploi?

HERCULE.

Je sais, Prince, quel est l’intérêt qui vous touche;

Iole ne doit pas ouïr de votre bouche,

Que pour l’associer à mon lit, à mon rang,

J’en écarte une Reine unie à votre sang;

Mais je sais par l’accès que vous avez près d’elle,

Que vous seul lui pouvez porter cette nouvelle,

Que tout autre que vous aigrirait son dépit,

Que vous seul savez l’art d’adoucir son esprit,

Et que depuis un mois seul témoin de ses larmes,

Vous avez quelquefois dissipé ses alarmes.

Si vous êtes pour moi sensible à la pitié,

Si vous l’êtes aux nœuds d’une longue amitié,

N’opposez rien au cours d’une fureur subite,

Que la douceur apaise, et que l’obstacle irrite.

PHILOCTÈTE.

Je commence à sortir de la stupidité

Où vos premiers discours, Seigneur, m’avaient jeté;

D’un servile respect l’amitié me dispense;

Rougissez de vos feux, et moi de mon silence:

Seigneur, je suis honteux de l’avoir tant gardé.

Pour Déjanire en vain j’ai trop appréhendé;

Il faut, sans m’arrêter a ce premier scrupule,

Que Philoctète enfin parle en ami d’Hercule.

Souvenez-vous, Seigneur; que vos fameux travaux

Ont réduit dans vos fers cent Princes vos égaux,

Et que votre valeur en miracles féconde

N’a borné vos exploits qu’aux limites du monde.

Après tant de périls, tant d’écueils évités,

Tant de Tyrans détruits, tant de Monstres domptés;

Après tant de succès d’une force indomptable,

Qui vous donne en tous lieux le nom de redoutable,

Voulez-vous qu’on publie aux yeux de votre Cour

Que le Vainqueur du Monde est vaincu par l’Amour?

HERCULE.

Eh! C’est payer bien cher ces grands noms, ces vains titres,

S’il faut que de mon cœur ils soient les seuls arbitres;

Si donnant en Vainqueur les Sceptres, les États,

De ce cœur malheureux je ne dispose pas.

Non, puisque ma raison s’est trouvée impuissante

Pour réprimer l’ardeur d’une flamme naissante,

Prince, n’espérez pas malgré tous vos discours,

Que la raison d’un autre en arrête le cours;

Et s’il fallait me vaincre en quittant ce que j’aime,

Je n’en voudrais devoir la gloire qu’à moi-même.

PHILOCTÈTE.

Ainsi de Déjanire oubliant les appas...

HERCULE.

Que Déjanire en paix règne dans ses États,

Et que de Calidon souveraine maîtresse,

Elle me laisse ici maître de ma tendresse.

Mais, Agis, quel dessein vous présente à mes yeux?

Scène III

HERCULE, PHILOCTÈTE, LYCAS, CLÉON, AGIS.

AGIS.

Seigneur, j’ai devancé la Reine dans ces lieux.

HERCULE.

Que dites-vous?

PHILOCTÈTE.

Qu’entends-je?

AGIS.

Oui, de votre victoire

Déjanire avec vous vient partager la gloire.

Son amour inquiet, vos succès éclatants,

N’ont pu dans Calidon l’arrêter plus longtemps;

Je viens de la quitter (du voyage affaiblie)

Dans un Temple qu’on voit des portes d’:OEcalie.

Elle attend là votre ordre, ou vous-même, Seigneur,

Pour entrer dans ces lieux en femme du vainqueur.

HERCULE.

Cela suffit, allez.

Scène IV

HERCULE, PHILOCTÈTE, LYCAS, CLÉON.

HERCULE.

Quelle épreuve cruelle,

Prince! La Reine vient. Allez au devant d’elle.

Qu’ai-je fait?

PHILOCTÈTE.

Quoi, Seigneur...

HERCULE.

À nos derniers adieux...

Trop pénétré des pleurs qui coulaient de ses yeux,

Et de mille serments appuyant ma promesse,

Je permis ce départ qui confond ma tendresse:

Oui, Prince, je permis en quittant ses États,

Que si je tardais trop, elle suivît mes pas.

Je fis plus. Aveuglé d’un amour trop fidèle,

Après ce doux moment je soupirai plus qu’elle.

Enfin épargnez-nous la douleur de nous voir,

Moi plein d’un autre amour, elle de désespoir.

Quelle parte.

PHILOCTÈTE.

Mais quoi, Seigneur, sans l’avoir vue?

À ce funeste accueil s’était-elle attendue?

HERCULE.

Je ne la verrai point, je n’y puis consentir,

Et pour me plaire, il faut l’oblige à partir.

Prince je vous l’ordonne.

PHILOCTÈTE, à part.

Ô Ciel, en quelle gêne...

HERCULE.

Avant que de porter mes ordres à la Reine,

Entrez chez la Princesse, et représentez-lui

Tout ce que mon amour me fait faire aujourd’hui;

Sur tout préparez-la, quoi que je doive craindre,

À couronner des feux que rien ne peut éteindre,

Et je vais cependant plein de crainte et d’amour,

Attendre pour la voir, jusqu’à votre retour.

Scène V

PHILOCTÈTE, CLÉON.

PHILOCTÈTE.

Tombe, tombe la foudre, après ce coup funeste.

L’espoir d’un prompt trépas, est le seul qui me reste.

Oui, puis qu’à perdre Iole il faut me préparer,

Je n’ai plus rien à craindre, et rien à désirer.

Obéissons aux Lois qu’on vient de nous prescrire,

Voyons sans différer, Iole, et Déjanire;

Forçons l’une à trahir un malheureux Amour,

Et l’autre à s’éloigner d’une funeste Cour.

Quel succès d’un amour conçu dans les alarmes

Et qui ne s’est nourri que d’inutiles larmes!

J’ai pris, pour le cacher aux yeux de mon Rival,

Mille soins donc l’effet m’est devenu fatal.

Vaines précautions, cruelle prévoyance,

J’aime, et je meurs, voilà le fruit de mon silence.

CLÉON.

Ne désespérez pas, Seigneur, de votre sort.

PHILOCTÈTE.

Non, non, l’amour d’Hercule est l’arrêt de ma mort.

CLÉON.

Mais enfin on vous aime?

PHILOCTÈTE.

Oui, j’ai le cœur d’Iole,

Je ne crains point, Cléon, qu’un autre me le vole;

Mais je crains des malheurs qui me glacent d’effroi,

Et tu ne connais pas Hercule comme moi.

Il est dans ses fureurs, comme dans ses faiblesses,

Barbare à ses rivaux, injuste à ses Maîtresses,

Inexorable amant, implacable ennemi,

Enfin jamais jaloux, ni cruel à demi.

Que te dirai-je hélas? la Princesse est perdue,

Si d’un amour d’un autre il la croit prévenue.

Voyons-la cependant. Mais elle vient à moi.